

13

POUR

Mot terrible, honni.

« Il n'y a pas d'arts pour enfants, il y a l'Art. Il n'y a pas de graphisme pour enfants, il y a le graphisme. Il n'y a pas de couleurs pour enfants, il y a les couleurs. Il n'y a pas de littérature pour enfants, il y a la littérature. En partant de ces quatre principes, on peut dire qu'un livre pour enfants est un bon livre quand il est bon pour tout le monde. »

Ce coup de gueule, typique des empoignades des années soixante-dix, mais qui se sont propagées bien au-delà, a été lancé par François-Ruy-Vidal. Ce n'était pas un pavé dans la mare, mais une vérité qui devait être dite.

Une façon de battre les cartes pour lancer une nouvelle donne. L'enfance était sous tutelle et ses forêts jalousement surveillées comme des chasses gardées, par les spécialistes patentés : psys (kiâtres, kologues et kanalistes), éducateurs, critiques... Ruy-Vidal y ouvrait des clairières à la pelle mécanique et les conceptions se heurtaient en faisant des étincelles. Subjectif contre subjectif, avec pour certains (les psys) des prétentions à l'objectivité scientifique, pour d'autres (la Joie par les Livres) une ancienneté historique dans la fonction. C'était ça qui énervait.

J'imagine très bien François clouer le bec, avec sa déclaration jetée d'un trait agacé, à un contradicteur. Une façon de se dégager des arguties et des embrouilles, en sortant pas le haut, comme s'il disait :

« Fichez-nous la paix ! Les enfants ne sont pas les enfants. À trop considérer la catégorie, on en finit par oublier le règne vertébré auquel elle appartient. Il n'y a pas d'enfants, il n'y a que des humains. Posons d'abord cet axiome et maintenant, cassez-vous ! On poursuivra la discussion quand vous aurez assimilé cette évidence ! »

C'était une déclaration d'intention catégorique, une fondation sur laquelle il édifiait son œuvre.

Il ne s'agissait pas d'une volonté confuse d'ouvrir les

portes de l'art en général et de la littérature en particulier, aux petits comme aux grands, en niant les différences, comme si on jetait les apprentis dans le grand bain, en les obligeant à inventer leur propre manière de nager, quitte à les voir se noyer, pour les habituer dès leur plus jeune âge aux réalités de l'existence. Bien sûr que non ! Il y avait au contraire dans l'affirmation de François Ruy-Vidal, une façon d'écartier provisoirement l'enfance, et avec elle la nuée des docteurs psycho-socio qui la couvait jalousement, pour mieux mettre en valeur l'enfant, et vouloir, pour qu'il s'épanouisse, lui offrir des œuvres fortes, véritables médiatrices de la vie, partagées avec lui par les adultes.

C'était une volonté délibérée d'encourager ces derniers à ne pas se replier dans une surprotection de leurs enfants face aux dangers de la société, mais à regarder la réalité avec eux, seule façon de les préparer, en les accompagnant dans cette confrontation. Il aurait pu ajouter en conclusion de son coup de semonce : *Il n'a pas la vie pour les enfants, il y a la vie, pleine et entière, sans fard, ni gants.*

Les livres, dans son esprit, favoriseraient d'autant mieux cette initiation, qu'ils seraient des œuvres puissantes, où la vie, transposée par la création, pénétrerait dans toutes ses variations, de la pleine lumière

à la nuit noire. Cette revendication allait de pair, c'est du moins ainsi que je la comprenais, avec une responsabilisation des adultes, sommés d'accompagner les enfants, mis en demeure d'assumer leur fonction éducative au sens premier – *e-ducare* –, de guides chargés de *conduire vers*, ce qui exige à tout le moins de réfléchir à l'itinéraire, même si cette réflexion ne met nullement à l'abri des corrections de trajectoire. Et lorsque François, récidivait (qu'est-ce qu'il récidivait bien !), le même jour ou un autre, en affirmant qu'« *il n'y a rien de trop beau pour l'enfant* », il ne succombait pas à la démagogie de l'enfant roi, qui nous fabriquait déjà des spécimens de mouflets têtes à claques (je m'empresse d'utiliser cette expression avant que les liges de vertu n'en rendent l'usage illicite) qui s'empiffrent aujourd'hui au banquet républicain de la consommation, en cassant la vaisselle dès qu'on ne leur réserve pas les meilleurs morceaux, non, c'était une double exhortation qu'il lançait. Aux créateurs, pour qu'ils fassent feu de tout leur talent, de toute leur richesse humaine, sans réduire ni infantiliser leur parole, et aux parents pour que leur perspicacité leur fasse rechercher ces œuvres et s'y confronter, afin de mieux accompagner leurs enfants dans un échange partagé. Voilà pourquoi, il ne craignait pas non plus d'affirmer que cette exigence-là : prendre son

gosse sur les genoux, lire un livre avec lui et en discuter, s'adressait à des « *parents intelligents* » ! Intelligence du cœur, cela va sans dire, intelligence d'attention et d'amour !

Avoir pu proférer des choses pareilles ! On croit rêver de les entendre, n'est-ce pas ? Car ces parents intelligents-là implicitent qu'il en existait d'autres, bien d'accord, des pousse bouton de la télé pour avoir la paix, bouchés à l'émeri, des sans amour à donner, démissionnaires... Perception on ne peut plus inégalitaire. « Philosophie bourgeoise, tout ça ! Élitisme et compagnie ! On vous avait prévenus ! »

Qui oserait parler si abruptement, dans notre aujourd'hui dégoulinant de justifications et de contritions ? De la pure subversion ! De quoi se faire clouer au pilori médiatique par les grands prêtres de la pensée unique. À cette époque de libre parole, il est vrai que les aveugles n'avaient pas conquis leur nouvelle identité de *non voyants*, les nains n'étaient pas *des personnes de petite taille* (imagine qu'on remplace les sept copains de Blanche-Neige, par sept *personnes de petite taille* ! Non mais, j'te jure !), on n'entendait pas encore parler de *personnes à mobilité réduite* et les élèves n'étaient pas encore affublés de leur nouvelle défroque d'*apprenants* taillée par les

pédagogues !...

Évidemment que l'enfance avait besoin d'être protégée, qui prétendra le contraire ? Et cette protection est plus que jamais d'actualité. C'était simplement sur les moyens que les avis divergeaient.

Schématiquement, deux catégories s'opposaient : les partisans du confinement et les travailleurs au grand air. Dans ces catégories, des nuances, bien sûr.

Chez les premiers, on trouvait les confiseurs, qui produisaient des ouvrages sucrés, où la réalité était méticuleusement débarbouillée de toute référence à la vie réelle, *la vraie vie avec des vrais gens*, comme disait je ne sais plus quel ostrogoth habitué à ne fréquenter que des faux culs. Ce monde figé, dépourvu de problématique, d'inquiétude et aussi d'aspiration, était appelé : *monde de l'enfance*, réservé à des lecteurs – s'agissant d'enfants, il convient plutôt de parler de leurs représentants, les parents – dotés de préférence d'électro-encéphalogrammes plats. La moindre allusion aux conflits de la réalité était ainsi perçue, par certains éditeurs, comme dissuasive pour l'acheteur.

Appartenaient aussi à cette catégorie, les protecteurs attentionnés, soucieux de l'épanouissement de l'enfant,

partisans de la franchise, de la vérité, y compris de celles qui ne sont pas faciles à dire, mais entourant le jardin de l'enfance d'un rempart dont ils s'octroyaient le contrôle. L'accès au jardin, passait obligatoirement sous leurs fourches caudines !

En face, les travailleurs au grand air, n'étaient pas pour autant de dangereux irresponsables (ce que voulaient faire croire leurs opposants), qui préconisaient de laisser gambader les enfants dans les prés de la société, en quasi stabulation libre. Pas du tout. Ce n'est pas le rempart qui entourait le jardin de l'enfance qu'ils voulaient abattre, mais le monopole de ceux qui s'en étaient institués les gardiens. Une paille, mais de taille ! Car, tout bien considéré, le souci éducatif était aussi fort chez les uns que chez les autres, et seules des nuances les séparaient. Mais des nuances où chacun puisait son énergie créatrice et son statut. C'était à qui aurait raison. Comme qui dirait une question de pouvoir, entre d'une part, des cadors à forte personnalité, dont certains n'avaient pas l'habitude d'être contredits (Françoise Dolto, Simone Lamblin, Denise Escarpit...) et de l'autre, des francs-tireurs droits dans leurs bottes, farouchement susceptibles, qui ne se laissaient pas intimider par les domaines réservés et les rentes de situations.

Les psys notamment n'avaient d'autres preuves de la nocivité des livres qu'ils réprouvaient – ceux que publiait Ruy-Vidal en premier lieu, dénoncés comme dangereux, déséquilibrants, pathogènes pour tout dire, avec leurs images terribles dont le modernisme était accusé de bloquer les fantasmes des enfants –, que leur certitude d'avoir raison, extrapolant de l'observation de leurs petits patients, une conduite éducative à généraliser à tous les enfants.

Mais qui est malade et qui est en bonne santé, n'est-ce pas ? Où finit le normal et où commence le pathologique, le bon et le mauvais ? Les pédagoges et les psys ont de tout temps adoré ergoter sur ces notions et s'écharper à débat que veux-tu pour défendre leurs bouts de gras, à coups d'arguments toujours pertinentissimes.

J'ouvre ici une parenthèse pour souligner que certains beaux esprits ne se donnaient pas la peine de lire les livres qu'ils condamnaient. Ils avaient raison a priori et leurs certitudes se suffisaient à elles-mêmes. Je n'exagère pas. En voici une preuve.

Au printemps 1978, la Ligue de l'Enseignement avait organisé pour ses permanents et ses bénévoles d'associations, un stage de connaissance de la littérature pour la jeunesse, dans lequel intervinrent des critiques, des

auteurs, des éditeurs ...

Pour parler nocivité, une psy (kanaliste) parisienne connue avait été invitée (je tais son nom par miséricorde) et, afin de lui permettre d'étayer son discours d'observations rigoureuses, comme tout bon scientifique se devrait de le faire, les responsables de cette session lui avaient fait parvenir une poignée des bouquins de Ruy-Vidal fréquemment contestés. Son argumentaire se résuma à un galimatias généraliste comme les imposteurs se tortillent à en produire couramment, pour cacher qu'ils n'ont pas lu les bouquins qu'ils critiquent. Navrant ! On termina la séance nantis de vagues principes psychopédagogiques, mais pas plus avancés qu'on ne l'avait commencée.

Combien de journalistes d'ailleurs, et autres bidonneurs à la petite semaine de radios régionales ai-je aussi rencontrés, qui me recevaient en commençant par s'excuser, off, de ne pas avoir lu mon bouquin, pas gênés pour un rond, comme si je devais déjà m'estimer heureux de répondre dans leur poste, à leurs questions bateau ou de voir quatre lignes de mes propos déformés dans leur canard ! Quelle misère ! La plupart des enfants que je rencontrais dans les classes étaient cent fois plus perspicaces.

François Ruy-Vidal a cristallisé, d'une manière éclatante, cette lutte¹ contre les caciques de l'enfance, par ses prises de position et ses polémiques, avec l'un(e) ou l'autre représentant(e) des institutions – critiques, éducatives, psychologiques – qui faisaient alors autorité. Il a ouvert des brèches dans la muraille, où se sont engouffrés d'autres spadassins, habités de la même énergie que la sienne, qui se sont mis à créer leurs propres maisons d'édition, à écrire, à se regrouper en associations, à travailler à la diffusion du livre, etc...

La déclaration de François, effaçant la spécificité, était un puissant coup de bélier. Pour bien des auteurs, elle fut une permission. Pour moi, elle a constitué un appel d'air et une référence. Même si j'accordais certainement trop d'importance à son aspect provocateur, elle est devenue l'étendard auquel je ne cessais de me rallier.

Elle fut beaucoup reprise, en de nombreux débats, têtus et sanguins, où l'on minimisait la spécificité, au motif que de plus en plus de livres s'ouvraient à des thèmes qui reflétaient des aspects contemporains de la société,

¹ Voir le détail de ces polémiques avec Françoise Dolto, Simone Lamblin et la Joie par les livres, Raoul Dubois, Denise Escarpit, Monique Bermond et Roger Boquié, dans le livre de Marc Soriano *Guide de littérature pour la jeunesse*, à l'article Ruy-Vidal, p. 459 à 465, Flammarion 1975.

renouvelaient les regards portés sur les enfants, produits par des auteurs qui s'aventuraient dans l'écriture avec l'ambition de créer un langage personnel, porteur d'une vision de l'existence. À force de nier cette spécificité, on finirait bien par l'user, pensait-on, ou du moins à en atténuer l'importance. Nos convictions de bateleurs parviendraient à attirer l'attention sur cette littérature étonnante, novatrice, afin de la faire reconnaître, et nous, ses forces vives, par la même occasion.

Parmi tous les débats, fêtes du livre (on n'employait pas encore le très normalisé et convenu terme *salon*), stages de formation, réunions associatives de toutes sortes, se tint à l'automne de 1983, à Nice, un rassemblement auquel fut convié le gratin des écrivains (littérature, cinoche, BD, télé ...), intitulé *Journées mondiales de l'écrivain*, pas moins (un rieur avait transformé *mondiales* en *mondaines*, sur les panneaux d'affichage du Palais des Congrès), auxquelles avaient été invité d'honneur Erskine Caldwell en personne. Les auteurs pour la jeunesse avaient eu droit à leur contingent de représentants, ce qui dénote assez que notre raffut ne pouvait pas être ignoré, relayé par des institutions amies qui avaient revendiqué notre

présence : le CRILJ² et la Société des Gens de Lettres, présidée à l'époque par François Billetdoux, et dont la secrétaire générale n'était autre que Michèle Kahn, auteur expérimentée de livres pour la jeunesse.

Participer à ces *Journées* était un début de reconnaissance, croyait-on. Il fallait sauter sur l'occasion pour enfoncer le clou, en continuant le ramdam. Nos réunions de travail, auxquelles participaient la plupart des éditeurs, furent studieuses, à l'inverse du dilettantisme des autres groupes.

Malheureusement, les medias nationaux ne firent aucun cas de nos réflexions et ne retinrent de ces journées qu'une anecdote : l'empoignade entre Hedern-Hallier et François Chalais. Le premier, à son habituelle façon j'te saute après les basques et j'te mords jusqu'au sang, avait titillé le second qui s'était rebiffé, ni une ni deux, et t'avait, d'un pain, aplati la face de *l'Idiot International*³. Notoriété assurée pour les pugilistes, par leurs copains de la téléloche.

Cette indécrottable passion pour la futilité nous chauffa un peu. Puisqu'on persistait à nous ignorer, ce rassemblement ne devait pas s'achever sans nous avoir

² Centre de Recherche et d'Information sur la Littérature pour la Jeunesse.

³ Titre d'un journal contestataire, créé et dirigé par Jean Hedern-Hallier.

bien vus. C'est pourquoi nous décidâmes de nous faire remarquer par une déclaration, lors de l'assemblée plénière de clôture. Le contenu en fut décidé par un petit groupe réuni un matin à l'hôtel où nous logions, dans la chambre de Poslaniec, auquel participaient Jacqueline Held, Pef⁴, Nicole Schneegans je crois et d'autres que j'oublie.

Poslaniec, qui prêtait le local, fut coopté à l'unanimité des présents pour lire la bafouille en public. Ce qu'il assumait sans broncher, face à une assistance qui l'écouta médusée. Comment, comment, qui était cet inconnu représentant d'autres inconnus, qui osait revendiquer une place officielle à la table de la reconnaissance littéraire ? Quelques uns se marraient bien du culot de l'escogriffe de service, mais l'atmosphère générale était plutôt à l'hostilité.

Poslaniec se laissa copieusement conspuer, en écoutant mugir la bronca sans bouger, considérant avec une drôle de tranquillité ces petits hommes qui s'agitaient. Et pas un cheveu de sa tignasse n'en frémit.

Après ce coup d'éclat, chacun ayant réintégré ses quartiers, les débats se poursuivirent un certain temps, par ici et par là, avec des bonheurs divers, sans pour autant nous donner ce que nous réclamions : une entrée officielle

⁴ L'authentique évidemment, l'irremplaçable. Pas son clone.

de la littérature pour la jeunesse au Parlement de la République des Lettres.

Pour l'essentiel, nous avons énoncé avec force notre ambition, notre exigence d'écriture, manifestant notre volonté de porter nos livres jusqu'à la porte des enfants, nous posant en partenaires des enseignants et des bibliothécaires dans la bataille de la lecture. Nous avons tracé un territoire composite, formé de nos principautés individuelles, aux limites certes assez floues, mais vigoureux et autonome, quasi sécessionniste, ce qui tranchait avec notre volonté, pour le coup contradictoire, d'abolir la spécificité. Chacun avait à cœur d'en préciser les frontières et de l'enrichir par sa production personnelle. Nos livres, en effet, se devaient d'être des illustrations par excellence de notre engagement, faute de quoi nous nous déshonorions.

D'ailleurs, la nébuleuse qu'était *La Charte*, rassemblée autour de Christian Grenier, Coué, Pelot, William Camus, Béatrice Tanaka, les Grimaud, les Held, Arnaud Laval, Léourier, et qui attirait de plus en plus d'auteurs, s'érigea en association l'année qui suivit les journées de Nice, en 1984, au printemps, avec tout le tremblement statutaire : bureau, manifeste et tarifs d'intervention, vite devenus les célèbres *tarifs de la Charte*. En effet, quoi qu'en témoignent

les haussements d'épaules de nos vénérables anciens, ce sont les auteurs pour la jeunesse qui ont imposé le principe d'une rémunération de leurs interventions dans les écoles ou les bibliothèques, arguant qu'il s'agissait d'un travail, un vrai boulot mouilleur de chemises – pas de la promotion à la petite semaine, gratos, avec tournée chez les libraires à signer trois bouquins dans un après-midi, que ça te paie ni ton gazole ni ton temps –, et qu'il méritait donc salaire. Les auteurs pour la vieillesse, tous dispersés qu'ils étaient, tirant à hue et à dia, pénétrés de leurs graves réputations et jaloux de leurs réseaux d'acointances, étaient bien incapables d'une telle union. Qu'ils en aient profité, sur le mode pourquoi eux et pas nous, tant mieux. C'était un salut implicite à notre détermination et la preuve que les lions ont toujours besoin des rats, mais l'écho de cette reconnaissance du ventre s'est perdu dans les blizzards du temps.

Chacun, accaparé par sa contribution personnelle à l'accompagnement de la littérature pour la jeunesse vers son âge d'homme, les prises de bec, disputes et autres controverses sur le statut de nos livres finirent par s'estomper. D'autres sujets de fâcherie se présentèrent – les teigneux ne sont pas en reste pour en trouver – et

donnèrent aux auteurs pour la jeunesse, l'occasion d'ouvrir la barrière en chantant, suivis par leurs aînés, un peu en retard sur le mouvement. C'était en 1986, à l'occasion de l'OPA sur les bibliothèques, lancée par les municipalités d'extrême droite qui voulaient aseptiser les choix de leurs bibliothécaires.

— *Renvoyons la censure!* on a beuglé en chœur.

Un chouette concert, si bruyant, que les auteurs pour adultes se sont senti obligés de raccrocher les wagons fissa, en ajoutant leurs signatures à côtés des nôtres, sur les pétitions que l'on faisait circuler.

Tout cette effervescence retombée, il fallut tout de même se rendre à l'évidence : il ne suffisait pas d'être respectable pour être respecté. Il ne suffisait pas qu'un livre fût intéressant pour intéresser. Il ne suffisait pas non plus qu'il fût ouvert au monde pour que le monde eût envie d'y entrer. Un bon livre pour enfants pouvait donc être un bon livre pour tous – il en existe –, sans pour autant faire reculer d'un pouce la ligne de démarcation qui séparait la littérature pour la jeunesse de son aînée chenu. Les cloisons entre elles étaient toujours aussi étanches, les journaux sérieux continuaient à ne faire aucun cas de nos livres, ou à les considérer épisodiquement, comme des

colifichets ou des gadgets. Mais nous avons parlé, avec justesse et conviction, sans nous dérober. Ce qui devait être dit l'avait été et je croyais qu'on en avait terminé. C'était compter sans les marées de la récurrence, qui jettent régulièrement de vieux rafiots sur nos rivages, avec la prétention de nous faire rêver à de nouvelles croisières.

C'est ainsi que la problématique de la spécificité refit surface au début des années 90 – et il me semble, encore une dizaine d'années après. Et vas-y que je te rediscute comme si on n'avait jamais parlé, et qu'on fasse le siège de ce bizarroïde *pour*, avec le vieil arsenal revendicatif rafistolé par le goût du jour. Ces débats avaient pour moi un goût de réchauffé. Ma seule façon valable d'y contribuer était dans les travaux pratiques, l'écriture. Je déclinai donc les invitations à colloquer et je ne m'en mêlai plus. Je décidai même de quitter *La Charte*, un peu colère, pour ne plus m'occuper que d'exploiter mon lopin. Des petits malins, en effet, attirés par le bruit de tirelire qui découlait de notre action, commençaient à adhérer, trouvant que le montant de la cotisation annuelle se rentabilisait vite, grâce aux animations scolaires dont les propositions affluaient dès qu'on figurait sur la liste des chartistes. Nous n'avons pas su leur claquer la porte au nez et faire de *la Charte* une chevalerie. Notre esprit Don Quichotte commençait à

prendre un sérieux coup dans l'aile, flingué par le consumérisme et l'intérêt ! Ça m'énervait ! Mais c'est toujours pareil, aussi, il arrive un moment où l'on ne contrôle plus le mouvement que l'on a initié. Un tourbillon s'accumule malgré toi, venu de l'air du temps, et qui cherche à t'embarquer où tu n'as pas envie d'aller. Impossible de lui résister, quoi que tu fasses. Tu le renforces encore en le dénonçant. Dès lors, tu n'as pas d'autre choix que de céder ou de décaniller, dare dare. Je n'oublie pas la fameuse troisième voie, celle de l'opposant qui tient tête à la majorité, du résistant façon tendance historique, qui rassemble ses partisans, crée sa tendance, son courant... Je la voyais se dessiner gros comme une maison la pente du syndicat représentatif ! Et je n'avais pas contribué à la création de *La Charte des auteurs et illustrateurs pour la jeunesse* pour qu'elle devienne une institution, avec ses grenouilleurs et ses apparatchiks ! Et puis quoi encore ? Cette pantomime, j'avais déjà donné. Au syndicat des instits notamment, où j'avais vu flamber les haineuses querelles de tendance, socialos contre cocos, arbitrés à coup d'huile sur le feu par ces impayables trotskos, qui plaçaient le collègue du mouvement d'idées concurrent en position d'ennemi. Je pèse mes mots, haineuses, et d'une implacable férocité idéologique.

Certains militants, devant les enjeux de pouvoir, se muent en parfaits charognards, ce qui ne les empêche nullement de se poser en parangons de tolérance, quand ils ont fini de s'étriper !

Bref, les reptiles me répugnent, et avaler des couleuvres, rien que l'idée me fait gerber mon quatre heures. Je n'avais pas du tout envie de me fourvoyer dans les mêmes impasses, ni m'engueuler avec des potes que j'avais tant aimés. La *Charte*, on était une soixantaine quand j'ai ripé mes galoches. On avait déjà du mal à appliquer sur le terrain, les décisions de l'AG prises à l'unanimité. Maintenant, à ce qu'il paraît, ils seraient des centaines !

Je me suis mis à préférer la solitude, quitte à ne plus voir les amis, me protégeant de la dialectique par le silence. Mais on prend de sales habitudes à vivre dans ses forêts.

Après avoir été enthousiasmé par les premières phrases de la déclaration de François, j'ai été obsédé par ses derniers mots et je suis parti en quête de ces livres qui sont *bons pour tous*, avec la folle espérance d'arriver, un

jour, à produire un échantillon de cette espèce. Le défi de l'universalité, malgré, ou plutôt *par* la spécificité.

Par, pour. L'un après l'autre et l'un dans l'autre.

Auteur *pour* la jeunesse, je l'étais vraiment et j'entendais le demeurer. Ce pari d'une lecture qui réunisse la petite fille et son grand-père dans une unité où la spécificité s'efface, parce que chacun y trouvera de quoi alimenter sa propre quête de vivant, j'avais envie de le tenter, et la littérature pour la jeunesse, plus que toute autre, nous offre une telle occasion, parce que l'enfant est au cœur de son propos, justement, et qu'elle est portée par ce mouvement ascendant qui dirige le petit humain vers sa source d'univers. La parcelle devant l'infini.

Pour.

J'ai commencé à aimer cette préposition, avec ses limites, et même à cause des contraintes supplémentaires qu'elle impose. Ce sont bien des enfants qui se bousculent en moi, quand je travaille à semer pour eux, dans mes histoires, des poignées de références à la vie. Leur présence est lourde, encombrante. Elle pèse à la base de mon cerveau, qui abrite mon vaisseau mémoire à remonter les siècles.

J'ai rencontré des milliers d'enfants. Je me souviens seulement de quelques uns. Je revois leurs visages, les

conditions de nos rencontres, leur densité. Ils justifient mes efforts, l'espoir que mon chemin est juste, en dépit du scepticisme de ceux qui me font douter. Leur présence est puissante. Elle suffit à représenter tous les autres.

Je ne cherche pas à les aider à grandir, à réfléchir, à les convertir à la pertinence, à la profondeur, que sais-je... à les changer en citoyens pendant qu'on y est, ni en aucun de ces mutants qui encombrant les professions de foi des politiques culturelles. Qui suis-je pour m'en supposer apte ? Qui suis-je pour m'instituer porteur de culture ? Je ne me sens investi d'aucune mission condescendante. Je m'efforce juste de parler avec l'espoir que quelques uns entendront, afin qu'ils s'approprient mes paroles si elles leur conviennent, et j'évite de penser aux obstacles qui les séparent de moi, pour ne pas baisser les bras. Ils sont nombreux, car nous n'avons que les mots pour nous comprendre. Ceux que je choisis, que j'énonce à voix haute à mesure que je les écris. Je connais les leurs, si différents des miens, leur préférence pour l'oral, leurs parlars SMS, et je persiste à travailler avec mes outils, pour ne pas singer les leurs. Si je ne redoutais la grandiloquence, j'oserais dire : par respect.

Je ne veux esquiver aucune complexité, je me méfie des raccourcis qui nous égarent, des simplifications qui

obscurcissent le foisonnement de la réalité et je préfère la patience du ruisseau à la hâte du torrent. Je sais pertinemment qu'ils achopperont sur tel paragraphe, tel mot, tel sentiment étrangement déployé, mais je maintiens ces seuils, espérant leur donner l'habitude de lever le pied, pour qu'ils se hissent et redonner ainsi sa noblesse à l'*élève*, supplanté par l'infatué *apprenant*. Cette question de la compréhension, entre eux et moi, est majeure. Au cœur de la spécificité. Elle ne hante pas les auteurs de littérature générale comme elle me hante, et pour avoir moulé quelques pâtes dans le bac à sable d'en face, j'ai bien noté cette différence fondamentale entre l'un et l'autre domaine. Cette soudaine détente de mon cerveau primitif, cet assouplissement de mes épaules, cette quasi certitude d'être suivi, quand j'écris pour les adultes...

Pour.

Si j'en juge par l'évolution actuelle du vocabulaire, on dirait bien que sur le fond, la question de l'intégration de la *petite* dans la *grande* reste toujours pendante, et que nos attendrissants conflits passés, au parfum éventé de vieux bouquets décolorés, n'ont rien fait progresser du tout ! Au contraire. La préposition n'est plus de l'active, mais de la réserve. La *littérature pour la jeunesse* a disparu, cédant la

place à son héritière, la *littérature jeunesse*. Que faut-il comprendre ? Intégration forcée ? Opérée grâce à la négation de la spécificité ? Ou bien, est-ce pour en finir avec ces discussions qui ne cessaient de renaître, pareilles au Phénix, qu'on s'est décidé à donner congé à la préposition ? Si oui, c'est peut-être sagesse. Pourtant, j'ai beau m'entraîner à répéter *littérature jeunesse*, avec application, comme je prenais jadis ma cuillerée quotidienne d'huile de foie de morue, je ne m'y habitue pas. Je vois un gouffre se creuser entre ces deux mots brisés, orphelins de leur trait d'union, d'où j'entends monter d'anciennes colères fulgurantes aux accents de reproche. Dans cette injonction suggérée à ne plus parler de ce qui fâche, à ne pas réveiller les vieux démons, je perçois comme de la démission. Et cet air d'abandon en rase campagne me fait grincer des dents et me donne le bourdon.

Serait-ce une subtile manière, après tout, de nous tourner définitivement vers une recherche de cette universalité, chère à François Ruy-Vidal ? Je l'ignore. Néanmoins, aujourd'hui, lorsque j'entends parler de *littérature jeunesse*, je pense à une greffe au bord du rejet, à un couple en vague association, en devenir sans avenir, qui n'ose pas convoler, pour sauvegarder une fausse

liberté, à la un jour je te prends, un jour je te laisse. Une sorte de coït interrompu, tiens !

Le principal verrou, il est vrai, la diffusion, reste inaccessible aux auteurs. En effet, il est soumis aux décisions de ceux qui la contrôlent et à leurs a priori. J'en ai fait l'expérience. Ce que je vais dire pourra être jugé extrêmement prétentieux, qu'importe. La prétention (j'entends la prétention à exister, ainsi que son corollaire l'illusion d'y parvenir), est un des composants de mon carburant personnel et je gage que je ne suis pas le seul dans ce cas. Une manière d'indice d'octane. Cette prétention me fait quelquefois rêver être celui qui va faire basculer les choses. Le fameux point de non retour qui trace une frontière entre l'avant et l'après.

J'ai cru, un jour, parvenir à planter cette borne. Je récrivais alors le mythe de Tristan et Iseut⁵. Mes éditrices, Charlotte Ruffault et Cécile Térouanne, à qui j'adressais mes chapitres, à la façon d'un feuilletoniste, au fur et à mesure que je les achevais, décidèrent de tenter un coup. Selon elles, vu la tournure qu'il prenait, mon livre pourrait être lu par n'importe quel lecteur, sans aucune restriction

⁵ *Tristan et Iseut, jamais l'un sans l'autre*, Hachette 2006, Livre de poche jeunesse 2010.

d'âge – juste un peu vers le bas, cela va sans dire. Oui mais, comment faire pour que ce bouquin pour la jeunesse, qui serait automatiquement pris en charge par le circuit de diffusion approprié, croisât la route des adultes qui ne manqueraient pas de l'apprécier, sans leur donner l'impression qu'on les prenait pour des demeurés, juste bons à lire des niaiseries pour les mêmes ? Illustration parmi d'autres de la quadrature du cercle ! Mes éditrices eurent la folle idée de vouloir transposer en France une pratique couramment utilisée au Royaume Uni : produire deux éditions du même texte, présentées sous deux emballages différents, l'une destinée à la jeunesse, l'autre aux adultes. Ni vu ni connu, je t'embrouille, vu que ce sont les apparences qui attirent ou repoussent, et que la mention *jeunesse*, hautement dissuasive pour les grandes personnes, résonne chez elles comme une quasi marque d'infamie.

Mes hardies éditrices – je ne les remercierai jamais assez de leur culot – recherchèrent donc un partenaire pour les accompagner dans cette aventure. Hélas, la tentative échoua, car mon travail fut jugé *inintéressant et puéril*, avec une autorité qui me fit rentrer dans ma coquille de gastéropode halluciné par un rêve de vertébré.

Lorsque le livre fut publié, j'eus la preuve que mes

doctes censeurs se fourraient le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate et que notre tentative était juste – ça nous faisait une belle jambe ! –, même si nous en avons mal apprécié les empêchements. En effet, le livre fut lu et je recueillis de nombreux témoignages d'enfants comme d'adultes, qui s'étaient assis ensemble à ma table et régalez de mon festin. Preuve qu'il était bien partageable, sans aucun de ces efforts de maman, qui mange les épinards pour encourager son moutard. La plus âgée de ces convives abordait la dernière ligne droite de son siècle. Quant à la plus jeune, je l'ai rencontrée un dimanche alors que je signalais des livres, dans un village voisin du mien. Après plusieurs passages devant ma table, elle se décide à s'arrêter devant moi. Elle a très envie d'acheter *Antigone 256*⁶, qui vient de sortir. Je pense que le livre est difficile pour elle, mais elle est décidée. Son choix est fait. Elle me tend un exemplaire et je commence à discuter avec. Puis, alors que je suis en train de lui écrire quelques lignes, voilà qu'elle me désigne *Tristan et Iseut* en disant :

— Je l'ai lu celui-là.

Moi, méfiant, parce que tout de même, elle me paraît jeune pour s'enfiler les six cent cinquante pages du tome, et puis aussi parce que l'amour de mes deux

⁶ Éditions Hachette, 2007.

tourtereaux me paraît largement hors de son champ d'expérience, je lui demande :

— Mais, celui-là, celui-là ? Avec cette couverture ? Tu es sûre ?

Elle confirme :

— Oui ! Je l'ai emprunté à la bibliothèque.

Pas possible !

— Mais c'est le mien ! m'exclamé-je.

Elle s'étonne à son tour, et, une fois revenus de notre mutuelle surprise, nous entamons une conversation sur Tristan et Iseut, dans un registre de connaisseurs.

Un point cependant, ne laisse pas de m'intriguer : l'âge de mon interlocutrice. J'ose le lui demander.

— Bientôt 11 ans. Mais j'avais dix ans et demi quand j'ai lu votre livre, souligne-t-elle.

La précision s'imposait, en effet ! Nous poursuivons notre conversation, puis soudain, elle me confie :

— J'ai mis une semaine pour le lire. J'aurais pu mettre moins. Mais parfois (là, elle rassemble ses mains en les serrant, comme on puise de l'eau dans le bassin d'une fontaine), c'était tellement vibrant, que je refermais le livre pour ne pas aller trop vite. Mais je le rouvrais presque tout de suite, parce que je voulais trop savoir la suite !

Tellement vibrant ! L'automne se levait tout juste et

elle venait d'entrer en sixième. Elle avait donc lu mon bouquin quand elle était au CM2. Elle s'appelait Camille.

Mon *Tristan et Iseut* n'est évidemment pas le premier échantillon de cette catégorie ouverte à la convivialité, mais cette déconvenue, car c'en fut une, illustre par un nouvel exemple la résistance de la muraille qui sépare les livres pour la jeunesse des autres, ainsi que l'opiniâtreté de certaines volontés à vouloir conserver intact le rempart, comme pour marquer la différence entre les torchons et les serviettes.

Dans la préface qu'il rédigea pour mon livre *Dans la lumière du jardin*⁷, Claude Duneton, exaspéré par des choix de diffusion et leur relais par des canaux d'information pipés, qui condamnent une partie de la production éditoriale à la confidentialité, au bénéfice d'une minorité toujours vouée à briller en toutes circonstances, s'exclamait en ces termes : « *"Dans la lumière du jardin" pourrait être lu avec la même jubilation par deux ou trois cent mille personnes en France – peut-être encore d'autres, dans l'Outre-mer... Mais : le hic, voilà !... Comment ces lecteurs avides et modestes seront-ils avertis, disséminés qu'ils sont aux quatre vents de la mémoire ?... Par quel canal*

⁷ Éditions Cêtre, 1994.

apprendront-ils l'existence de ce bouquin, et sauront-ils à l'avance qu'il a été écrit pour eux ?... Sûrement pas par les voix officielles : le Comité Central de la Dictature des Lettres tient dans sa main puissante les circuits d'information ! Le réseau sur-saturé de platitudes mondaines, fadeurs de sommiers, ne permet plus ce genre de relais essentiel à la littérature. »

Denise Escarpit, directrice de publication de la revue *Nous voulons lire*, dans une petite note de lecture à la six quatre deux, s'exprima en ces termes définitifs sur mon *Tristan et Iseut* : « *Les jeunes seront-ils intéressés par « la plus belle passion de tous les temps » ? Le ton classique du récit ne les rebutera-t-il pas ? Même si cet ouvrage est lu avec plaisir par ceux qui connaissent la légende, en appréciant la simplicité du style qui conserve une saveur du passé, je crains qu'il ne soit lu que par les passionnés de légendes médiévales. »*

Que par les passionnés de légendes médiévales ? Amusante restriction. Si j'en juge par la quantité de manifestations, avec chants, danses, dégustation de mets anciens, reproduits d'après le *Mesnagier de Paris* ou le *Viandier de Taillevent*, consommation d'hypocras, combats de chevaliers, démonstration d'exercices de fauconnerie, etc... qui pullulent dans toute commune de France, dès

qu'on y possède un bout de rempart, une ruine de donjon, un four banal et à plus forte raison des vestiges qui font l'honneur de la région, ces passionnés se comptent par tripotées ! J'en connais plus d'un, en effet, capables de se confectionner des costumes, en poussant la vérité de la reconstitution jusqu'à se fabriquer ses propres aiguilles, pour utiliser des points de couture en usage au 12^e et 13^e siècles, et de pinailler sur l'anachronisme d'expressions en usage sous Philippe Auguste et tombées en désuétude sous Louis XI !

Le problème, que cette note passe ainsi par pertes et profits, est justement de parvenir à porter cette légende jusqu'à ses passionnés potentiels, sans oublier ses passionnés probables qui se découvriront à la lecture du livre, telle Camille.

J'entends, dans cette façon miséricordieuse de s'interroger sur le devenir de mon bouquin, comme la justification au bon sens affecté, d'un système que nombre d'auteurs s'efforcent de combattre et de contourner, pour conserver sa plus grande diversité possible à la littérature française, rien moins. En somme, une capitulation devant le diktat de la commercialisation du livre en France.

On dirait que la rédactrice de ces lignes s'étonne sur le mode : « Qu'est-ce qui l'a pris, Cassabois, quand on

connaît les attentes de la jeunesse d'aujourd'hui, d'aller nous pondre un truc pareil ! » Certes, j'aurais préféré que ma tentative suscitât la curiosité de cette doctoresse de l'Université et la conduisît à examiner comment je m'étais dépatouillé de ce fleuron de la littérature médiévale, que bien des lettrés feignent de croire connu de tout le monde (quinze mois de boulot, quinze heures par jour, qui finissent torchés par quatre lignes paresseuses dans *Nous voulons lire*, la disproportion en est carrément désopilante !). Chacun étant libre de s'exprimer de la manière qui lui convient, sur tout texte public, je le fais moi-même ici, en vertu de la même liberté, pour souligner que ce n'est pas la légèreté du raisonnement exprimé qui me fâche, mais son triste conformisme. Je hume en effet le fumet d'une évidence ravageuse flotter sur ces lignes. « C'est pas compliqué, pourtant. On les connaît, les mômes. On sait ce qu'ils veulent. Y'a qu'à le leur donner ! » Une manière de réduire ma tentative à néant, niant sa légitimité, et me suggérant amicalement, *mezza voce*, de me soumettre sans conditions aux attentes supposées des jeunes, ainsi qu'aux injonctions du marché, en renonçant à changer l'air du temps.

Ignorer à ce point, malgré tant d'expérience (ma critique examine la littérature pour la jeunesse depuis des

décennies), le fondement des motivations à l'écriture d'un auteur, l'imperceptible appel qui le pousse à s'élancer, quitte à s'y perdre, en quête d'un ineffable, faire fi de cette méticuleuse complexité créatrice, pour lui substituer un réflexe marchand des plus primaires, est absolument décevant. En filigrane de sa petite opinion, je lis comme un appel à la reddition de la part de la rédactrice, qui choisit, elle, de se placer confortablement du côté du manche.

Je note au passage, que cette question sur la diffusion se double d'une reconnaissance implicite, et sans doute involontaire, de l'incapacité des critiques eux-mêmes, par leur canaux d'information, à agir contre les rigidités du système, afin d'œuvrer efficacement en faveur d'une diffusion dont nous pourrions mesurer les effets... dans nos chiffres de vente.

« Il faut suivre le menteur jusqu'à la porte de sa maison. » dit un proverbe arabe. Nous autres auteurs, pourrions ainsi, à notre tour, nous interroger sur l'utilité réelle des critiques.

Pour en finir, on rapprochera la réaction de l'homme de l'art, Duneton, habitué à se colleter avec le quotidien d'une écriture personnelle, confrontée aux aléas et aux anomalies de la diffusion, de celle de la chroniqueuse qui, à l'abri des

intempéries, bien calée sur son poste d'observation, semble ne rien percevoir des contradictions de l'écriture, liées aux problématiques de la commercialisation et de ses enjeux. Sans doute ne connaît-on la résistance des murailles, qu'après s'y être heurté souvent, de toutes ses forces et de bon cœur.

Comment sortir nos livres pour l'enfance et la jeunesse de leur indestructible statut d'insignifiance ? Cette question continue de me tourmenter. La réponse ne se trouve que dans l'écriture, loin de toute attente.

Aussi, ferme tes portes et tes volets, fais descendre la nuit, oppose la solitude aux clameurs de l'espérance et de l'ambition, installe-toi dans le foyer de l'athanor intérieur pour écouter bruire dans le silence le feu de l'utopie, offre-toi à lui, et, doucement, laisse-toi consumer.

Dépose les armes, maintiens la paix provisoire âprement arrachée aux démons et tends vers l'équilibre, avant l'inévitable reprise des combats. Centre-toi dans ta tâche, à ta juste place, comme un fils devant son père qui ne conditionne jamais son amour. Aucun exploit, aucune prouesse ne sont exigés. Il te connaît et sait de quoi tu es

capable. Il t'a fait. De toi, rien ne peut le surprendre.

Alors, loin de t'inciter à la paresse, cette compassion infinie, cette reconnaissance profonde t'accorde la force de l'accomplissement, et tu te sens en toi, reposé, aimé, le mieux à même de commencer un nouvelle page.

Rien ne t'importe plus que d'être, enfin.

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com